

processions, tours, marches, pèlerinages, messes spéciales, bénédictions (d'animaux ou de véhicules), chemins de croix, évocations ou spectacles centrés autour de la figure d'un saint, ayant toujours cours à l'heure actuelle. Il faut saluer l'exhaustivité de ce répertoire – résultat de minutieuses enquêtes sur le terrain, à l'occasion desquelles clergé, autorités civiles, offices du tourisme et comités locaux ont été sollicités. À l'instar des auteurs, on est frappé par le nombre de manifestations religieuses en vigueur – 95 pour seulement 27 communes –, même si certaines sont clairement en voie de disparition. Chaque notice comporte une brève description de l'événement et fournit la bibliographie existante (et éventuellement des ressources on-line) sur celui-ci. Une quarantaine de photos servent d'illustrations. En marge de cet inventaire, plusieurs questions de fond surgissent à propos de la persistance, voire de la résurgence, de ces processions, et au sujet des motivations qui animent les participants. «Et si cette dévotion aux saints était un 'secteur' du culte accusant moins de désaffection que les autres?». À défaut d'intéresser directement nos études, cette vaste question mérite réflexion. Fr. DE VRIENDT

Des saints d'État? Politique et sainteté au temps du concile de Trente.

Dir. Fl. BUTTAY – A. GUILLAUSSEAU (= *Centre Roland Mousnier*, 56). Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2012, 184 p. + 4 pl. [ISBN 978-2-84050-795-6]

Voici certainement un ouvrage – certes réduit dans ses dimensions – que l'on prendra plaisir à lire. À une époque où l'histoire politique est remise en valeur après avoir connu un réel discrédit, il est tout à fait adéquat que les rapports entre pouvoir et sainteté fassent l'objet de nouvelles études. Dans l'avant-propos, A. Tallon présente comme suit l'objectif poursuivi par les concepteurs de l'ouvrage: «Ce volume vient à son heure dans un paysage historiographique sur la sainteté moderne, où les études récentes intègrent les interrogations nouvelles qui depuis quelques décennies maintenant modifient la compréhension globale du catholicisme post-tridentin. Il ne s'agit pas de revenir sur la fécondité d'une approche anthropologique, mais de la coupler avec une approche politique de la sainteté comme enjeu de pouvoir au sein des Églises, comprises non pas comme la seule structure ecclésiastique, mais bien comme la *res publica christiana* où les princes et les États jouent tout leur rôle et prétendent autant, voire mieux que le pouvoir clérical, fût-il pontifical, définir les normes de la sacralité, présenter des modèles chrétiens, s'approprier leurs mérites et leur rayonnement universel. Le mode simpliste d'interprétation de ce rôle des États dans l'Église, en terme d'opposition ou de domination, n'a bien sûr plus lieu d'être, mais pour autant la sainteté est un bon révélateur de la complexité du jeu des divers pouvoirs dans les Églises de la crise religieuse du premier XVI^e siècle» (p. 7).

Précisons que le sous-titre est un peu trop restrictif: les neuf études de cas particuliers visant à illustrer l'objectif des maîtres d'œuvre ne touchent pas à la seule période du concile de Trente proprement dite mais vont jusqu'en plein 17^e siècle.

Du côté «catholique»: M. GOTOR (*Le théâtre des saints modernes: la canonisation à l'âge baroque* [p. 23-33]) présente les dispositions juridiques mises en place par le Saint-Siège pour les procédures de canonisation et de béatification (entre autres la création de la congrégation des bienheureux et les décrets d'Urbain VIII datant du début du 17^e s.). – D. TRICOIRE (*À la quête de l'universel: constructions étatiques et patronages mariaux en Bavière et en France [de 1600 à 1660 environ]* [p. 75-90]) conclut: «Au début du XVII^e siècle, sous l'influence de la Réforme catholique, les institutions étatiques évoluent... dans le sens d'un système universaliste dont le patronage marial constitue un élément central. La recherche de désangoissement eschatologique mène à une séparation fonctionnelle du temporel et du spirituel. Le prince doit imposer la justice divine, chercher par sa piété à rapprocher son État du Ciel et, par ce biais, lui assurer la prospérité. Cela implique la participation des sujets à l'Universel. Dans les faits, le système universaliste contribue à l'affirmation de l'autorité princière et au développement de l'État» (p. 90). – C. VINCENT-CASSY (*Saint Michel et la monarchie hispanique. L'invocation de la protection angélique en 1643* [p. 91-105]) montre entre autres que pour la monarchie espagnole, «il est indispensable de s'attirer la protection universelle de la Vierge Marie et de saint Michel pour démontrer au monde que la Couronne d'Espagne mène encore une politique confessionnelle [à la différence de la France], même si ses contours sont redéfinis par rapport à l'époque de Philippe II», et en même temps que «l'ange est considéré comme un substitut du *privado* [i. e. Olivares] déchu» qui permettra au souverain de triompher (p. 105). – A. DELFOSSE (*Le patronage immaculiste des Pays-Bas: une consécration manquée* [p. 107-118]) analyse la demande adressée par le biais d'un mémorial datant de 1654 afin de mettre les «états de Flandres et de Bourgogne sous la protection de l'Immaculée Conception» et dès lors d'unir ainsi le souverain espagnol et ses sujets flamands; le but visé ne fut certes pas atteint, sauf dans le Brabant lors d'une cérémonie religieuse grandiose à Bruxelles le 8 décembre 1659. – M. MERLE (*Le portrait du saint prince: les représentations du bienheureux Amédée IX de Savoie durant la seconde moitié du règne de Charles-Emmanuel I^{er} [1612-1630]* [p. 137-152]) met en évidence, alors qu'on assiste à une profusion de représentations d'Amédée, qu'«autour de ce portrait s'instaure un dialogue avec les acteurs du rituel, assurant pour les fidèles une certaine forme de proximité avec le pouvoir ducal et une présence réconfortante encourageant les demandes d'intercessions en écho aux doléances adressées au prince. Cette présence rend surtout manifeste le rapport hiérarchique entre Dieu, les princes et les croyants. Dans ces conditions, le lien entre le souverain et ses sujets se présente comme scellé dans la communion des saints. Le duc Charles-Emmanuel I^{er}, par l'usage votif de l'icône princière, s'applique indirectement à renforcer son autorité morale en la personnifiant sous les traits de la sainteté» (p. 152); encore qu'il faille, comme le remarque l'A., s'interroger sur l'efficacité réelle d'un tel procédé. – En s'appuyant sur toute une littérature consacrée à Thomas More depuis son exécution et aussi sur le film *A Man for All Seasons* (1966), lui-même tiré de la pièce de R. Bolt (même titre; 1960), C. MICHON pose la question: *Thomas More, saint ou chancelier?* (p. 153-169) et conclut que le personnage relève de trois registres: la révolte (il résiste à la tyrannie), la religion pour

laquelle il manifeste cette révolte, et l'esprit dont, par ses écrits, il voulait défendre l'ouverture; l'A. ajoute par ailleurs: «L'apôtre de la liberté de conscience, le martyr, le saint, il y a dans ce trio autant de raisons de succès, et autant d'entrées pour les contresens et les anachronismes qui expliquent, en plein et en creux, que Thomas More soit, véritablement, un homme pour toutes les saisons et un exemple invoqué aussi bien par Lénine que par Jean-Paul II ou les républicains américains» (p. 169).

On sait que la galaxie des réformes protestantes reprit sur frais nouveaux la réalité de la sainteté en réaction à l'approche catholique traditionnelle. Cette réalité ne fut d'ailleurs pas complètement abandonnée, ce que nous montrent précisément trois communications présentes dans ce volume. – C. ZWIERLEIN (*Les saints de la communion avec le Christ: hybridations entre Églises et États dans le monde calviniste dans les années 1560* [p. 35-50]) défend la thèse que «ce qui se joue derrière [la] substitution des martyrs hétérodoxes de la fin du Moyen Âge et de l'âge confessionnel aux saints bienfaiteurs médiévaux, c'est la conception de la *communio sanctorum* qui, notamment dans le monde réformé, tend à être une hybridation entre l'Église visible et invisible, entre le royaume du Christ et le royaume du monde» (p. 35). – Dans *Les martyrs protestants du royaume de France face au concile de Trente: affrontement et convergence* (p. 51-70), D. EL KENZ montre que les martyrs protestants se réfèrent avant tout au Christ et que, aux yeux des auteurs protestants, certains prélats français ayant joué un rôle majeur à Trente (dont le cardinal Charles de Lorraine), sont les instruments d'une «'internationale tridentine', adversaire de la coexistence religieuse des années 1560» (p. 70) et qu'en même temps, «les martyrs [protestants] tout comme les clercs zéloteurs du combat de l'hérésie... délivrent un discours qui se veut autonome face à la mainmise royale sur les troubles de religion» (p. 70). Enfin, dans *Des princes plutôt que des saints? Protestantisme, pouvoir politique et sainteté dans l'Allemagne du XVI^e siècle* (p. 123-136), N. GHERMANI rassemble comme suit le fruit de ses recherches: «Alors que les recueils d'hommes illustres de la Réformation présentent une histoire collective de la communauté luthérienne menée par des figures qui n'agissent pas pour elles-mêmes mais pour Dieu, progressivement les recueils de princes illustres tendent à singulariser la figure du prince luthérien. Ces ouvrages qui isolent le prince du groupe des réformateurs et de la communauté apparaissent après la paix d'Augsbourg qui confère à l'autorité politique la *cura religionis*, la responsabilité de son église territoriale. S'ils ne prétendent pas incarner des modèles de sainteté au sens catholique du terme, on assiste néanmoins à une sanctification de la fonction princière qui va au-delà de l'éthos exigé par Luther: les princes tendent alors à s'imposer comme des figures du don de soi autour desquelles se cimente la communauté» (p. 136).

B. JOASSART

Marie, figures et réceptions. Enjeux historiques et théologiques. Sous la dir. de J.-P. DELVILLE – J. FAMERÉE – M.-É. HENNEAU (= *Collection Théologie*). Paris, Mame-Desclée – Université catholique de Louvain. Institut de recherche Religions, Spiritualités, Cultures, Sociétés, 2012, 226 p. + 8 pl. [ISBN 978-2-7189-0852-6]